Ami du Clergé du 3 novembre 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XVII. L'existence de Dieu *(suite)*, 609.
Panégyrique de S. Martin. — Trois aspects de la vie du saint, 611.
Sur les Epitres du dimanche *(fin)*. — LII. *25e Dim. après la Pentecôte :* La piété, 615. — LIII. *26e Dimanche :* La conversion, 616. — LIV. *27e Dimanche :* Une prière, 618.
Explication du Catéchisme. — *5e Leçon :* Les principales créatures de Dieu, 620.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XVII

L'EXISTENCE DE DIEU *(suite)*

Mes frères,

Notre dernier entretien concluait à l'existence de Dieu d'après l'étude de l'âme humaine. Nous allons terminer aujourd'hui l'examen des preuves de l'existence de Dieu en faisant appel à l'histoire. Celle-ci nous apportera une confirmation des preuves précédentes, en témoignant de la croyance universelle des peuples en un être supérieur. L'idée que se sont faite et que se font encore de Dieu les différents peuples revêt des formes très variées, depuis le plus grossier polythéisme jusqu'à la notion catholique en passant par de nombreuses erreurs. Mais ces divergences et ces erreurs ne diminuent en rien la solidité de la preuve que j'ai à vous présenter. Notion de Dieu et existence de Dieu sont, en effet, deux questions absolument distinctes. C'est la seconde seulement qui nous intéresse jusqu'à nouvel ordre. J'exposerai d'abord la *preuve* tirée du consentement universel, puis les *objections* qu'on lui oppose avec les *réponses* qu'elles appellent.

I

La preuve de l'existence de Dieu par le consentement universel peut se résumer ainsi : En tout temps et en tout lieu les hommes ont cru à l'existence d'un être supérieur. Or ce que tous les hommes, en quelque temps et en quelque lieu qu'ils vivent, tiennent pour vrai ne peut être faux. Donc l'être supérieur existe.

C'est à l'histoire que nous devons demander la preuve de la première proposition que je viens d'émettre : en tout temps et en tout lieu les hommes ont cru à l'existence d'un être supérieur. L'histoire envisagée au point de vue qui nous occupe se nomme l'histoire des religions. C'est une science qui s'est particulièrement développée à l'époque actuelle. Je ne vous fatiguerai pas en vous citant la liste des ouvrages qui étudient les différentes religions. Cette liste remplirait plusieurs pages. Je me contenterai de vous indiquer un de ces ouvrages qui présente un excellent résumé de la question et qui a eu depuis sa publication de nombreuses éditions ; c'est *Christus, Manuel d'histoire des religions,* composé sous la direction du P. Joseph Huby, avec la collaboration des hommes les plus compétents en cette matière. C'est une véritable histoire de l'humanité religieuse qu'il soutient, depuis les peuples préhistoriques et les populations de culture inférieure, en passant par l'étude de la religion des anciens Mexicains, des Chinois, des Japonais, de la Perse, des Indo Européens, de l'Inde (Vedisme, Brahmanisme et Bouddhisme), des Grecs, des Romains, des Celtes, des anciens Germains, des Egyptiens, des Babyloniens et des Assyriens, de l'Islam, pour aboutir à la religion d'Israël et à la religion chrétienne.

Pour éviter toute méprise, les auteurs du Manuel précisent qu'ils ne reconnaîtront comme religions que les systèmes présentant à la fois 1° un corps de doctrine, au moins ébauché, touchant l'origine et les destinées du monde humain et étant ou tendant à devenir obligatoire ; 2° un ensemble de règles de conduite s'imposant à l'homme au nom d'un pouvoir surhumain ; 3° un ensemble de rites et de pratiques destinés à établir, promouvoir et régler les relations de l'homme, individuel et social, avec une ou plusieurs puissances reconnues comme supérieures à l'homme. Or l'étude des différents peuples permet de conclure à l'existence chez tous des trois éléments constitutifs de la religion, tels que je viens de vous les indiquer.

Christus a été composé pour des catholiques ; mais des érudits étrangers à notre foi se sont également attachés à l'étude des religions. Tous sont arrivés à la même conclusion : on ne connaît pas de peuple qui n'ait eu aucune religion. La découverte de ce peuple aurait été un triomphe pour nos adversaires et aurait ruiné la valeur de notre preuve. Aussi ont-ils multiplié les recherches pour le trouver. Ils ont cru un moment découvrir ce qu'ils cherchaient en Océanie, dans les îles sauvages d'Adaman habitées par une peuplade nègre si primitive qu'elle ne sait ni cultiver la terre ni élever le bétail ; mais ils ont dû renoncer à leur espoir : non seulement ces primitifs reconnaissaient l'existence d'un être supérieur, mais ils avaient de lui une conception très avancée, puisqu'ils le considéraient comme unique, créateur et rémunérateur.

Ainsi se trouve établie avec une certitude absolue notre première proposition : S'il existe des athées à l'état individuel ou groupés dans des écoles plus ou moins restreintes, on ne connaît aucun peuple qui, dans son ensemble, ait professé l'athéisme.

Il nous reste à prouver qu'une idée tenue instinctivement pour vraie partout et toujours par tous les peuples ne peut être fausse. Cette preuve nous est donnée par S. Thomas, dans sa *Somme contre les Gentils.* Une opinion fausse, dit-il, est

une infirmité de l'esprit. Or ce qui est infirmité ne saurait se retrouver partout et toujours. A l'opposé, ce qui se retrouve partout et toujours dans l'esprit humain peut et doit être considéré comme essentiel à sa nature, par conséquent comme vrai, puisque l'esprit humain est fait pour connaître la vérité.

II

Voici maintenant les objections que l'on a cru pouvoir opposer à notre thèse. Aucune ne s'attaque au fait de la croyance universelle des peuples à l'existence de Dieu, fait, nous l'avons dit, inattaquable. Toutes essaient de battre en brèche l'argumentation de S. Thomas, en lui opposant soit des faits d'expérience, soit des raisons.

Un fait d'expérience, d'abord, c'est qu'il y a eu, dans l'histoire de l'humanité, des erreurs universelles. On a cru, par exemple, partout et pendant longtemps à l'immobilité de la terre. La croyance universelle à un être supérieur ne serait-elle pas une de ces erreurs universelles, qui sera reconnue un jour, comme le fut l'erreur que je viens de citer ?

Que des erreurs universelles aient eu cours pendant un temps très long, cela est incontestable. Mais il n'y a pas similitude de cas entre ces erreurs et la croyance universelle à un être supérieur. Les premières s'expliquent par l'état rudimentaire des sciences aux époques qui ont précédé l'âge moderne et par les illusions des sens. Dès que les sciences eurent progressé, ces erreurs furent rapidement découvertes. L'instinct qui porte les peuples à croire à un être supérieur ne relève ni des sciences ni des sens. Les progrès scientifiques n'ont absolument rien changé à cette croyance, et ils ne peuvent rien y changer.

Sans doute, il y a des écoles matérialistes qui prétendent expliquer l'origine du monde par la matière sans l'intervention de Dieu. Mais ces écoles ne constituent que des groupes très limités et ne peuvent pas représenter l'opinion générale d'un peuple. De plus, leurs arguments, qui s'opposent aux principes essentiels de la raison, au principe de causalité en particulier, sont facilement réfutables et ont été à maintes reprises victorieusement réfutés. On sent chez leurs tenants le souci d'évincer à tout prix un Dieu qui les gêne, plutôt que le désir sincère d'aboutir à la vérité.

A ce fait qui ne prouve rien, l'existence d'erreurs universelles, on ajoute des raisons qui expliqueraient la croyance de tous les peuples à un être supérieur. C'est d'abord l'ignorance et la peur. L'homme primitif ne connaissant pas les causes de phénomènes tels que le tonnerre, les éclairs, attribua ceux-ci, dans sa simplicité, à un dieu caché derrière le nuage. De là à redouter la foudre, non seulement comme homicide, mais encore comme la manifestation de la colère divine, il n'y avait qu'un pas.

C'est en effet la conception qui se rencontre chez les peuples primitifs, chez les Grecs et les Romains de l'antiquité. Mais il y a longtemps que ces phénomènes ont été expliqués par leurs causes naturelles. Un Lucrèce tentait déjà de ruiner la croyance aux dieux, en montrant, sinon en expliquant d'une façon satisfaisante, que les phénomènes en question étaient produits par les forces de la nature. Depuis ce temps lointain, la science a fait des progrès et rendu compte avec toute la précision désirable de leur mécanisme. Du même coup, la croyance universelle en Dieu aurait dû disparaître, notamment chez les savants. Or il n'en est rien. L'ensemble de l'humanité continue à croire à l'existence d'un être supérieur et beaucoup de savants ne jugent pas cette croyance incompatible avec leurs principes scientifiques.

C'est l'éducation, dit-on encore, qui a contribué à propager ce préjugé, comme beaucoup d'autres. — L'éducation a, c'est vrai, une influence considérable sur les idées et les croyances d'un peuple. Mais comment des éducations si diverses selon les temps, selon les pays, selon les nations et à l'intérieur même de chaque nation, auraient-elles pu atteindre un même résultat ? Les préjugés, si durables soient-ils, finissent par disparaître. Ils disparaissent très vite surtout lorsqu'ils contrarient les passions. Or quelle croyance pourrait être plus gênante pour les passions que la foi en un Dieu qui punit les désordres de la passion ?

La croyance en Dieu serait l'œuvre des législateurs et des prêtres. Les premiers auraient inventé ainsi un moyen facile de faire respecter leurs lois ; les seconds auraient propagé la croyance en Dieu soit par conviction personnelle, soit pour s'assurer une autorité et des moyens d'existence. Ces raisons sont vraiment trop enfantines pour être prises au sérieux. Comment une pareille supercherie aurait-elle résisté partout et si longtemps ? D'ailleurs les prêtres n'ont leur raison d'être que parce qu'il existe antérieurement à eux une religion, donc une croyance à l'être supérieur.

Le faisceau de preuves que je vous ai présenté résiste donc à toutes les objections qui lui ont été opposées. Ces preuves sont d'ailleurs considérablement renforcées par la Révélation. Je me suis borné pour aujourd'hui à envisager l'homme en dehors de toute révélation divine. Mais, bien entendu, ce n'est là qu'un premier pas dans l'étude du problème de l'existence de Dieu, et nous ne pouvons nous dispenser d'en faire un second. L'homme, placé en face d'une Révélation qui se présente à lui comme divine, ne saurait passer son chemin en se drapant dans son indifférence. Le problème est trop grave pour ne pas s'imposer à l'examen de toute âme de bonne volonté. Cet examen, nous le ferons petit à petit au cours de nos entretiens futurs. Dès maintenant reconnaissons humblement que nous sommes des êtres dépendants, et en dépit de l'athéisme dont nous expliquerons bientôt la position et les conséquences, offrons à Dieu l'hommage de la soumission qui lui est due. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTIN

(11 novembre)

TROIS ASPECTS DE LA VIE DU SAINT

Mes frères,

Parmi les saints de la vieille France, il n'en est pas d'aussi populaire que S. Martin. Plusieurs centaines de localités portent son nom ; plus de trois mille paroisses l'ont choisi comme patron ; on trouve son image dans la pierre et sur les vitraux de combien d'églises ! Son patronage est peut-être moins souvent qu'autrefois réclamé pour les jeunes chrétiens au moment de leur baptême, car la mode exerce sa tyrannie jusque sur le terrain spirituel, et les motifs qui décident du prénom que portera un enfant s'inspirent plus du souci d'une heureuse consonance ou de l'obéissance à la vogue que du désir de placer sa personne sous la protection d'un saint. Cependant il n'est pas rare de le rencontrer et il serait à souhaiter que la providentielle coïncidence de l'armistice avec la fête de S. Martin rendît à son nom toute la faveur dont il jouissait à des époques plus chrétiennes.

Comment expliquer la popularité de S. Martin, sinon par la place hors de pair qu'il tint dans l'histoire religieuse de son temps ? Son rôle est fort bien résumé dans le triple groupe d'antiennes que la liturgie lui a consacrées à l'office de Matines. Piété remarquable, miracles éclatants, triomphal couronnement au ciel, ce sont les trois aspects de la vie de S. Martin que je proposerai à vos méditations.

I

La piété n'est pas autre chose que la pratique des vertus chrétiennes. On se fait parfois à son sujet de singulières illusions et l'on commet de fâcheuses méprises. Une personne jouira d'une réputation de piété parce qu'elle multiplie les pratiques de dévotion, porte de nombreuses médailles et accorde chez elle une large place aux objets religieux. Tout cela peut aider la piété, mais ne la donne pas nécessairement. A plus forte raison, cela n'est pas la piété. Celle-ci n'existe réellement que dans l'âme en état de grâce, qui exerce les vertus de foi, d'espérance, de charité et les vertus morales.

Les trois premières sont les vertus fondamentales de l'âme pieuse, parce qu'elles ont pour fin directe Dieu lui-même. Les vertus morales leur apportent une aide efficace dans leur développement. Parmi les vertus théologales, la principale est la charité, parce qu'elle réalise la fin pour laquelle l'homme a été créé : l'union à Dieu dans l'amour.

Aussi ne devons-nous pas être étonnés de voir resplendir en S. Martin, avant toute autre vertu, la charité. C'est elle qui a rendu si populaire sa physionomie. Cette vertu, il la pratiqua même avant d'être chrétien, puisqu'à l'époque où, encore soldat, il partagea son manteau avec un pauvre, il n'était pas baptisé. Il ne faut donc pas, peut-être, faire ici appel à une véritable vertu chrétienne qui suppose l'élévation de l'homme sur le plan surnaturel par la grâce. En tout cas, son geste n'en est que plus admirable, car il dénote une âme merveilleusement préparée à recevoir et à utiliser la grâce du baptême ; et si, sans le secours de cette grâce, Martin a su accomplir un acte aussi beau, on peut deviner quelle perfection il atteindra le jour où Dieu sera présent en lui pour donner à ses vertus naturelles le couronnement du surnaturel.

Ne nous méprenons pas, d'ailleurs, sur le vrai sens de ce don fait à un pauvre. La charité qui s'arrêterait à une créature aurait déjà une réelle valeur ; mais chez une âme aussi bien disposée que celle du jeune soldat, elle va plus loin et, à travers le pauvre, c'est Dieu même qu'elle vise. Nous en avons pour preuve les paroles du Christ rappelées par la première antienne des Matines : « C'est moi-même que Martin, bien qu'encore catéchumène, a revêtu de ce manteau. »

Je n'entrerai pas dans les détails de la vie de S. Martin. Ils vous sont probablement familiers. Je préfère vous indiquer trois signes auxquels on reconnaît l'authentique charité et qui se trouvent tous trois en S. Martin. La vraie charité est agissante, combative et persévérante

Aimer, ce n'est pas ressentir dans sa sensibilité une impression agréable. Aimer de cette façon-là, c'est chercher à recevoir plutôt qu'à donner, c'est pratiquer non pas l'altruisme, mais l'égoïsme, non pas l'amour des autres, mais l'amour de soi. Il ne manque pas de personnes, se croyant très pieuses, qui se plaignent de ne pas éprouver les agréables émotions de la piété sensible, qui s'imaginent qu'alors tout est perdu et qui vont jusqu'à délaisser les exercices qui ne leur apportent plus ce réconfort sensible. Ces âmes se trompent grossièrement sur la nature de la vraie charité. Aimer c'est faire effort pour plaire à l'être aimé et l'amour sera d'autant plus puissant que l'on aura souffert davantage pour atteindre ce but. Il n'y a pas grand mérite à aimer lorsqu'on n'y trouve que délices ; le mérite est considérable lorsqu'il faut vaincre de graves difficultés ou surmonter de pénibles répugnances. L'amour du Christ, mourant sur la croix pour les hommes au milieu d'intolérables souffrances physiques et morales, demeure le modèle parfait du véritable amour.

S. Martin a témoigné en plusieurs circonstances de sa vie un indiscutable héroïsme pour rester fidèle à Dieu et suivre sa vocation. Ce fut d'abord au moment où il dut quitter l'armée, malgré les réprimandes et les affronts de l'empereur. Ce fut au cours du voyage qu'il entreprit sur une inspiration du ciel pour se rendre en Pannonie, voyage pendant lequel il tomba à deux reprises aux mains des brigands. Ce fut pendant ses longues méditations solitaires à Ligugé et à Marmoutiers, où, avec son tempérament ardent, il eut à vaincre

les tentations de l'imagination et les sécheresses du cœur. Ce fut enfin au cours de ses longues randonnées d'évangélisation parmi les païens, où il ne dut pas trouver que des consolations et des succès, mais aussi bien des difficultés et des oppositions. Cependant sa charité était agissante et elle fit toujours céder les goûts personnels devant la volonté divine.

La vraie charité, ai-je dit, est combative. Je ne veux pas dire qu'elle engage des luttes avec le prochain, ce qui serait contraire à sa nature et tendrait à la faire disparaître elle-même ; mais elle doit, justement pour vivre, combattre ses ennemis, c'est-à-dire les passions qui l'appauvrissent ou la tuent. Ce serait encore une erreur que de penser garder la charité dans un cœur qui répugnerait à cette lutte. Ne croyons pas pouvoir aimer Dieu en menant au spirituel une sorte de petite vie bourgeoise, bien tranquille et bien douillette. Seul celui qui aura combattu jusqu'au bout sera sauvé dans la charité.

Ces luttes se passent dans l'intime de la conscience et n'apparaissent pas, au moins ordinairement, au dehors. Tout ce que nous en savons, c'est que les saints n'en sont pas exempts, mais qu'au contraire le démon s'acharne sur une âme avec d'autant plus de violence qu'il découvre en elle de plus ardents désirs de sainteté ; et si le chrétien moyen est soumis à une lutte continuelle, à plus forte raison celui qui veut s'élever au-dessus de la sainteté seulement suffisante jusqu'à la perfection. Il est donc facile de deviner les combats auxquels dut se livrer un S. Martin. La vie sacerdotale, monastique et épiscopale réclamait de lui une énergie dans la lutte que nous pouvons présumer chez lui d'après les résultats obtenus.

La charité est aussi persévérante. Le découragement est une marque de faiblesse ; il indique un manque de confiance dans la grâce ; faiblesse et manque de confiance sont incompatibles avec la vraie charité. La persévérance est d'autant plus méritoire qu'elle continue pendant une longue vie. S. Martin est mort à 80 ans. Il eut donc le mérite d'une longue persévérance qui doit nous servir d'exemple. Les plus beaux actes de charité sont anéantis et perdent toute leur valeur pour l'éternité si une défaillance survient au dernier moment. « *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* »

La deuxième vertu théologale que nous voyons resplendir en S. Martin, c'est la foi : « *Sanctæ Trinitatis fidem Martinus confessus est.* » Logiquement, je dirais volontiers chronologiquement, elle est la première : pour aimer, il faut croire. Notre-Seigneur a demandé à Pierre s'il l'aimait, mais il a aussi prié pour que sa foi ne vînt pas à défaillir. On sait avec quel soin jaloux l'Eglise garde le dépôt de la foi qui lui a été confié et qu'elle a reçu la mission de transmettre.

La foi est une adhésion de notre intelligence à la parole de Dieu. C'est donc une soumission, un sacrifice de notre indépendance intellectuelle, sacrifice jugé raisonnable à cause de l'autorité de Dieu sur la créature. Un sacrifice est toujours pénible, mais il semble que celui-ci soit particulièrement difficile, à en juger d'après l'opiniâtreté des hérétiques de tout temps. Aujourd'hui nous vivons dans une atmosphère catholique, mais à l'époque où vivait S. Martin, au milieu d'une armée composée en grande partie de païens, il était particulièrement méritoire de rompre avec sa famille, avec les habitudes de son milieu, pour confesser publiquement sa foi en la Sainte Trinité. Les protestants ou les Juifs qui, de nos jours, attirés par la vérité, décident de se convertir au catholicisme, nous ont dit les angoisses et les déchirements que le cœur éprouve à la pensée de se détacher de ses parents et de ses amis qui ne comprennent pas et jugent sévèrement celui qu'ils nomment un transfuge.

Malgré l'ardeur qui le poussait à recevoir le baptême, S. Martin dut ressentir vivement ces peines intérieures lorsqu'il franchit le pas qui le faisait entrer dans l'Eglise, en laissant son père et sa mère dans les erreurs du paganisme. Mais la foi s'accompagne d'amour, et si les martyrs n'ont pas hésité à donner leur vie et à quitter pour toujours les êtres qui leur étaient chers, notre saint trouva dans son amour pour Dieu la force de faire ce pas et de réaliser cette séparation. Il en fut d'ailleurs récompensé par une fidélité parfaite à la vraie foi. A une époque où les controverses christologiques étaient particulièrement âpres, où l'arianisme et l'apollinarisme détachaient plus d'un chrétien, voire plus d'un prêtre et d'un évêque, de la vraie foi, S. Martin demeura toujours fermement attaché au *Credo* de l'Eglise catholique.

Que son exemple nous aide ! Il n'a jamais manqué et il ne manque pas encore, de nos jours, d'esprits qui se laissent surprendre par l'erreur et qui en remontreraient volontiers à l'Eglise et au Pape. Ne voit-on pas quelques égarés qui ont la prétention de rester catholiques sans se croire obligés d'obéir au Pape ? Ne lisait-on pas tout récemment sous la plume d'une femme de lettres une phrase aussi étonnante que celle-ci : « Bien que n'ayant pas la foi, je suis catholique [1] » ? Nous sommes pleins de pitié pour ces pauvres âmes en détresse. Gardons-nous de mériter par nos imprudences le même sentiment.

Celui qui croit et qui aime peut facilement espérer. L'espérance est une vertu bien douce, puisqu'elle nous amène à compter, sans aucune défiance, sur la grâce de Dieu en ce monde et sur la gloire en l'autre. Cette inébranlable confiance, nous la trouvons en S. Martin dès le temps où il était encore soldat. A peine baptisé, il se présente à l'empereur Constant et lui déclare qu'il veut quitter l'armée pour être désormais le soldat de Jésus Christ. Craignant de voir son exemple imité, à un moment où il avait besoin de tous ses

[1] Cf. *L'Enseignement chrétien*, octobre 1932.

soldats, l'empereur se fâche et lui jette à la figure cet affront : « La religion n'est pour toi qu'un prétexte. C'est par lâcheté que tu veux nous quitter. Tu veux fuir la bataille qui se livrera demain ! » — « Puisque tu me regardes comme un lâche, répond Martin, fais-moi marcher demain seul et sans armes contre l'armée ennemie. Au nom de Jésus-Christ, protégé par le signe de la croix, je pénétrerai dans ses bataillons. »

Voilà peut-être un genre de confiance un peu insolite ; mais Dieu n'a-t-il pas inspiré plus d'une fois à ses saints de pareilles folies et n'est-ce pas là la réalisation de la fameuse parole du Christ : « Si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous transporteriez les montagnes » ? Quoi qu'il en soit, S. Martin prouve pendant toute sa vie sa confiance en Dieu. Il n'eut jamais la présomption de vouloir convertir les âmes par le talent de sa parole ou l'attrait de sa personne, mais il demandait à Dieu par une prière incessante de féconder ses efforts par la grâce. Jamais non plus il ne recula devant les difficultés de sa mission d'apôtre, parce qu'il espérait fermement recevoir la grâce nécessaire. Que notre espérance ne soit pas présomptueuse ; qu'elle soit laborieuse. Agissons comme si tout dépendait de nous ; prions comme si tout dépendait de Dieu.

II

Beaucoup de personnes ne se représentent guère un saint sans miracles. Elles ont tort : le miracle accompagne souvent la sainteté, il n'en est pas une condition nécessaire. Beaucoup de saints n'ont accompli aucun miracle pendant leur vie ; c'est seulement après leur mort que, pour permettre à l'Eglise de les placer sur les autels, Dieu a permis toute une floraison de merveilles. D'autres qui, ceux-là, ne figurent pas au catalogue de l'Eglise, mais n'en sont pas moins entrés au ciel après une vie sainte, ne se sont jamais signalés à l'attention par aucun miracle.

Il n'en est pas moins vrai que souvent le miracle se produit chez les saints dès leur vie mortelle. Dieu le veut ainsi pour mieux faire ressortir l'une des marques de son Eglise, la sainteté, et la présenter à toutes les âmes de bonne volonté comme la seule vraie Eglise du Christ. Il en fut ainsi pour S. Martin.

Son premier miracle date du temps où il était encore soldat. Nous avons dit quelles difficultés il rencontra auprès de l'empereur pour quitter l'armée et quelle audacieuse proposition il lui fit. Constant ordonna qu'on le gardât à vue et que le lendemain il partît à l'ennemi dans les conditions qu'il avait lui-même fixées. Mais, le lendemain matin, les Francs envoyaient une ambassade à l'empereur pour lui demander la paix. La Providence avait permis, en faveur de celui qui devait servir si utilement l'Eglise, ce revirement inattendu.

Etant à Ligugé, où il avait fondé un monastère, il reçut un jour la visite d'un païen sollicitant le baptême. S. Martin commença à l'instruire, mais, quelque temps après, le païen mourut sans avoir été baptisé. Martin ordonna qu'on le laissât seul avec le mort ; puis, à l'exemple d'Elisée, il se couche sur le cadavre et, pendant plusieurs heures, il conjure la toute-puissance de Dieu de lui rendre cet enfant. Peu à peu le corps reprend vie, les yeux s'ouvrent et bientôt celui qui tout à l'heure était mort est debout, bien vivant, devant le saint. Il raconta comment, ayant paru devant le souverain Juge, il entendit deux anges déclarer : « C'est celui pour qui Martin prie. » Et le Juge ordonna d'exaucer les prières de Martin et de le rendre à la vie.

Une autre fois, passant dans la région de Chartres, il voit venir à lui une pauvre femme qui lui apportait le cadavre de son enfant. « Nous savons, lui dit elle, que tu es l'ami de Dieu. Rends-moi mon enfant. » Le saint se mit en prière et rendit l'enfant vivant à sa mère.

Un peu plus tard, c'est encore une résurrection qu'il opère en faveur d'un malheureux qui s'était étranglé. A Lutèce, il guérit un lépreux. Aux environs de Saintes, il rencontra un paysan portant une cruche d'eau et lui demanda de donner à boire à son âne qui n'en pouvait plus. Mais il fut mal reçu par l'homme qui l'envoya à un puits où, lui dit-il, il pourrait lui-même trouver de l'eau. En s'y rendant, il croisa une femme qui, plus compatissante, lui offrit de l'eau pour lui et son âne. « Ta bonne action sera récompensée, » lui dit il et, après avoir prié, il fit sortir de terre une source abondante qui fut d'une grande utilité pour tout le pays.

C'est au pays des Eduens qu'il fit l'un de ses miracles les plus populaires. Il y avait là un arbre qui servait à des pratiques idolâtriques. S. Martin voulut abattre cet arbre, mais à peine avait-il donné les premiers coups de hache que les protestations s'élèvent. L'évêque de Tours essaie de prouver à ces gens qu'un morceau de bois ne saurait être une divinité. A quoi un paysan répond : « Nous abattrons cet arbre, mais à condition que tu te places dessous quand il tombera. Nous verrons bien si ton Dieu te protège. » Martin accepte ; on le ligote sous l'arbre. Celui-ci penche bientôt du côté du saint et menace de l'écraser. Mais lui fait un signe de croix ; l'arbre se redresse et va tomber dans la direction opposée. Ce jour-là, beaucoup de païens acceptèrent la foi catholique.

Nous pouvons, avec l'Eglise, féliciter S. Martin de son crédit auprès de Dieu : « *O ineffabilem virum, per quem nobis tanta miracula coruscant !* » Mais n'oublions pas que ces miracles, c'est pour nous qu'ils ont été opérés. Si nous n'en avons pas bénéficié directement, ils sont cependant une assurance et un réconfort pour notre foi. A travers les âges les miracles se sont multipliés ; de nos jours ils continuent leur merveilleuse série, spécialement dans notre pays, si favorisé, à Lourdes, d'interventions du ciel. Réjouissons-nous d'appartenir à l'Eglise qui porte aussi visiblement

la marque divine et essayons, dans notre modeste sphère, de remercier Dieu, par notre fidélité, des merveilles qu'il a accomplies par l'intermédiaire des saints de France et pour la France.

III

S. Martin est mort à Candes, au confluent de la Loire et de la Vienne, en 396. Son culte ne tarda pas à se répandre un peu partout dans notre pays. Son successeur, S. Brice, bâtit un oratoire sur son tombeau et un peu plus tard l'oratoire fit place à une magnifique basilique. Clovis y promit, après la bataille de Tolbiac, de se faire baptiser. S. Grégoire de Tours voulut être enterré à côté de son prédécesseur et Charlemagne fit déposer le corps de sa femme, Hermengarde, dans une tour voisine de la basilique, qu'on nomme encore tour de Charlemagne. S. Louis fit plusieurs pèlerinages à Tours et Urbain II vint s'y recueillir avant d'entreprendre la première croisade.

La basilique de S. Martin fut richement décorée d'or et de pierreries par S. Eloi, sur l'ordre de Dagobert. En 1323, avec l'autorisation du pape Jean XXII, la tête de S. Martin fut détachée de son corps pour être exposée dans un reliquaire spécial. Charles VII fit faire une magnifique châsse dans laquelle on plaça le corps du Saint. Malheureusement ces précieux restes furent dévastés et brûlés par les protestants, le 25 mai 1562. Une partie du crâne et un os du bras purent seuls être sauvés. La Révolution vint compléter cette œuvre destructrice et la basilique fut rasée. Par bonheur, les reliques qui avaient échappé aux protestants purent être sauvées.

C'est seulement au XIXe siècle que, sur l'initiative de M. Dupont, « le saint homme de Tours, » on entreprit des fouilles pour retrouver l'emplacement de l'ancienne basilique. C'est le 16 décembre 1860 qu'eut lieu cette découverte. Vingt-six ans plus tard, on posait la première pierre d'une nouvelle basilique qui fut terminée en 1902. Le tombeau de S. Martin se trouve, comme jadis, dans la crypte de l'église. Sur celle-ci s'élève une grande statue du Saint qui tient une si grande place dans l'histoire de la France et de l'Eglise.

Telle est, en un court aperçu, l'histoire des reliques et de la basilique de S. Martin. Mais c'est au ciel qu'il faut porter nos regards. L'évêque de Tours est entré dans le royaume du Père pour y continuer sa mission protectrice sur les âmes et sur la France.

N'est-ce pas parce qu'ils trouvent dans l'histoire de son passé trop de preuves de l'intervention divine, que certains voudraient supprimer une partie de ce passé, comme si la France n'avait pas existé avant la Révolution? Nous, au contraire, conscients des richesses et de la grandeur que notre pays doit à la religion et à des hommes comme S. Martin, nous tenons à remercier celui-ci du bienfait de la foi qu'il a tant contribué à répandre parmi nos ancêtres et nous lui demandons de nous continuer son assistance. A une époque lourde d'angoisses et pleine de menaces comme la nôtre, un S. Martin n'est-il pas bien venu à nous rappeler que le meilleur remède à nos maux, c'est le retour à ces vertus que nous admirions tout à l'heure en lui, la foi, l'espérance et la charité? Lorsque nous sentons les sociétés et les nations agitées par des crises qui menacent leur existence même, n'est-ce pas une force et une consolation de contempler dans la gloire du ciel celui qui a connu aussi bien des traverses et des inquiétudes?

L'histoire de nos saints n'est qu'un continuel commentaire des paroles de l'Ecriture : « Nous n'avons pas ici de demeure permanente... Un peu de tribulation sur terre mérite un poids considérable de gloire au ciel. » Il semble qu'aux époques où les progrès de la civilisation et le nouveau bien être qu'ils apportent avec eux risquent de nous faire oublier le chemin du ciel, la Providence permette des épreuves plus dures pour nous ouvrir les yeux. Demandons à S. Martin pour nous, pour nos compatriotes et pour le monde entier la grâce de comprendre cette leçon et de mieux apprécier les valeurs spirituelles. C'est la dernière antienne de Matines qui lui adresse notre supplique : « *Sacerdos Dei Martine, pastor egregie, ora pro nobis.* S. Martin, prêtre de Dieu et remarquable pasteur d'âmes, priez pour nous. » C'est bien, en effet, ce rôle de pasteur qu'il vous convient de jouer aujourd'hui plus que jamais. Les âmes se laissent entraîner vers les mauvais pâturages ; les brebis n'entendent plus la douce voix du Pasteur éternel ; beaucoup sont aux prises avec les loups. Ramenez-les toutes, par votre intercession, dans l'unique bergerie ; rendez les dociles à la voix du bon Pasteur et délivrez-les des ennemis qui veulent leur perte. Vous qui avez déclaré ne pas refuser le travail, continuez à travailler pour les âmes, maintenant que vous êtes en possession de la couronne éternelle.

* *

M. f., j'ai insisté avec intention sur les vertus de S. Martin, parce que ce sont elles qui constituent pour nous comme pour lui l'essentiel de notre vie surnaturelle. Nous admirerons les miracles de S. Martin ; nous le prierons en le félicitant de sa gloire; mais avant tout nous imiterons ses vertus. Je vous le disais, ce n'est pas la multitude des prières qui rend saint, si nous ne consentons pas à faire effort pour profiter des grâces accordées à nos prières. Ce ne sont pas davantage les miracles qui confèrent la sainteté; ils en sont quelquefois la preuve, preuve qui d'ailleurs ne s'impose pas. Seules les vertus de foi, d'espérance et de charité nous permettront de plaire à Dieu et de faire notre salut. Si nous avions été les disciples de S. Martin, celui-ci n'aurait pas eu d'autre ambition que de nous les voir pratiquer de notre mieux. La meilleure manière de lui témoigner notre dévotion, c'est donc de le suivre dans cette voie. C'est celle qui conduit au ciel où il nous attend pour chanter avec lui les louanges du Très-Haut. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

LII

25e Dimanche après la Pentecôte

LA PIÉTÉ

Mes frères,

La même doctrine qui détermine notre attitude en face des hommes qui nous environnent, règle aussi, et principalement, les relations que nous devons avoir avec Dieu.

I

Puisque le bon Dieu, qui aurait si facilement pu se désintéresser de nous, a condescendu, par bonté pure, à nous admettre à son audience, faut-il au moins savoir dans quelles conditions nous devons nous présenter devant lui. Dès les premiers catéchismes de notre enfance, on nous a appris, m. f., que nous sommes tenus d'adorer Dieu parce qu'il est notre Créateur et notre Maître, de le remercier à cause des faveurs inestimables qu'il nous prodigue continuellement, de le servir parce qu'il est le roi de l'univers, d'implorer ses grâces parce que notre destin dépend de lui seul, de l'aimer enfin parce qu'il est la Bonté infinie.

Ces sentiments se traduisent d'abord par nos actes d'obéissance, par l'observation du Décalogue et des commandements de l'Eglise. C'est essentiel; mais ce n'est pas encore suffisant. Nous devons, en outre, exprimer notre filiale soumission au Très-Haut par la prière, qui nous rapproche de lui et nous met à même de lui témoigner les dispositions de notre cœur. La prière est obligatoire pour l'âme chrétienne. Mais elle ne doit pas se borner à être un simple rite, une habitude extérieure, une série de formules que la bouche répète sans que le cœur y prenne part. Trop de gens, hélas ! s'imaginent qu'il suffit de réciter par routine les oraisons que l'on a jadis apprises sur les genoux de sa mère ; et tandis que les mots se précipitent sur leurs lèvres, leur esprit s'égare ailleurs, passe de distractions en distractions; leur âme reste froide et indifférente.

D'autres s'acquittent de cette obligation comme un soldat le ferait de sa corvée : ils sont presque tentés de pousser un soupir de soulagement lorsqu'ils ont fini de réciter leurs prières ou lorsque le prêtre prononce enfin l'*Ite missa est* de la messe très brève où ils se rendent chaque dimanche par un reste de foi. D'autres font pis : ils abandonnent cette pratique religieuse. Sans renier Dieu au fond de leur âme, ils négligent de lui rendre les hommages qu'il exige. Et ils s'en vont, le front penché vers les soucis de la terre, sans rien qui les relève, qui les console, sans aucune espérance qui puisse les surnaturaliser. Ils se disent croyants, toutefois ; mais c'est à peine s'ils prouvent leurs dires, une ou deux fois par an, aux jours des fêtes carillonnées.

Que voulez-vous que le bon Dieu pense de toutes ces âmes oublieuses de leur devoir ? Nous n'avons pas à juger nos frères, et d'ailleurs ce qui importe, c'est de les encourager, si nous le pouvons, à mieux faire et à implorer le Seigneur pour qu'il réchauffe en eux la flamme sainte de la ferveur. Mais leur exemple doit nous servir et nous mettre en garde contre des défaillances de piété qui nuiraient profondément à l'avenir spirituel de notre âme. Il est bon de savoir tout utiliser pour son salut, tout, jusqu'aux fautes d'autrui qui constituent souvent pour nous d'utiles avertissements.

Il est bien facile de comprendre que Dieu, qui nous fait tant d'avances, a le droit d'être payé de retour. Puisqu'il nous indique lui-même de quelle façon nous pouvons nous rendre agréables à ses yeux, empressons-nous de le satisfaire. Aimons à le prier ; apprenons à goûter le charme que l'on trouve auprès de son tabernacle ; appliquons nous à lui manifester notre piété.

II

La piété est, à proprement parler, le goût des choses de Dieu. Loin de considérer comme une tâche pénible les efforts qu'il multiplie en ce domaine, l'homme pieux s'y complaît ainsi que dans une ambiance favorable.

Je ne nierai point que cette tendance soit assez contraire, généralement au moins, à notre nature. D'instinct nous nous portons vers ce qui flatte nos sens, nos curiosités, nos passions quelconques, et nous répugnons aux abstractions nécessaires pour converser avec l'Eternel. Mais le propre de la vertu est précisément de réformer les tendances défectueuses de notre nature. Pour devenir pieux, il suffit de le vouloir, énergiquement et saintement.

Quelques personnes, il est vrai, possèdent ce don comme s'il était inné en elles. La plupart ne l'acquièrent qu'au prix d'une méritoire persévérance. Cela vaut, d'ailleurs, mieux ainsi. En effet, plus nous aurons déployé de bonne volonté pour parvenir à aimer Dieu, plus il multipliera, en retour, les marques de son affection pour nous.

La piété bien comprise procède de l'intime de l'âme. Si l'on veut l'acquérir, il faut d'abord s'imprégner de convictions inébranlables Basons notre ferveur sur une doctrine exacte ; ne nous bornons pas à croire en Dieu parce que nos grands-pères l'ont adoré ; étudions les raisons de notre foi. Pénétrons aussi loin que possible dans le domaine de la théologie, dans les arcanes des mystères. Si nous ne connaissons pas Dieu autant que nous le pourrions, nous n'avons pas le désir de l'aimer : « *Ignoti nulla cupido.* » C'est la science qui mène à l'amour.

Mais ne nous arrêtons pas après avoir parcouru ce premier stade. La connaissance seule des vérités célestes ne servirait à rien de pratique. Ce qui importe, c'est d'utiliser notre savoir pour gagner l'amour du bon Dieu. « A quoi te servira-t-il, demandait l'auteur de l'*Imitation*, de discuter avec

subtilité sur la Trinité, si par orgueil tu déplais à la Trinité ? » Et Pascal, cinq siècles après, faisait écho à cette parole : « Malheur à la connaissance qui ne se tourne pas à aimer ! »

C'est donc à notre volonté que revient le dernier mot. Après avoir appris, il faut traduire notre doctrine en actes. Notre piété, éclairée par nos études, se révélera par des prières mieux faites, par des mortifications, des sacrifices, des actes de dévouement surnaturel. La piété est à la portée de tous, mais il faut savoir l'acquérir par une pratique persévérante, par des exercices renouvelés, attentivement et amoureusement, chaque jour.

N'allez pas croire, d'autre part, que cette vertu soit toujours ressentie d'une manière presque physique. Quelques personnes ont l'avantage de savourer agréablement le fruit de leurs méditations et de leurs bonnes œuvres. Quand cette faculté est poussée jusqu'à l'extrême, on l'appelle le don des larmes. Réjouissons-nous de leur privilège. Mais en fait, est-ce tant que cela un privilège ? Est-ce que la jouissance sensible de ces âmes ne vient pas en diminution de leur effort, et peut-être de leur mérite ? Cela, c'est le secret de l'Eternel. D'une façon plus courante, la multitude des fidèles n'éprouvera pas d'extases. Loin de le regretter, bénissons-en Dieu, qui nous conduit par les voies ordinaires et sûres, jusqu'au terme où nous devons aboutir. Faisons tout ce que le ciel attend de nous : prions avec respect, humilité, confiance, espoir. Prions du fond de notre cœur ; prions chaque jour et maintes fois par jour ; prions avec une âme droite. Offrons au Seigneur nos douleurs et nos joies, notre activité et notre repos. Ainsi nous vivrons dans l'union divine.

III

La ferveur intérieure ne dispense d'ailleurs pas de certaines manifestations publiques qui sont comme l'hommage solennel que nous rendons à notre souverain Maître. Il est bon de prier dans le secret de nos demeures. Il est nécessaire de le faire aussi devant tous, pour l'édification de nos frères et pour la gloire extrinsèque de Dieu. A côté de la piété secrète qui nous sanctifie personnellement, la Providence a voulu placer une piété collective, à laquelle elle attache le plus haut prix. « Chaque fois que vous serez unis deux ou trois pour prier en mon nom, je serai au milieu de vous, » a affirmé Jésus. Qu'est-ce à dire ?

Cela signifie que tous les fidèles du monde doivent adorer Dieu en commun, et que leurs hommages seront ainsi plus sûrement agréés. Mais surtout cela signifie que nous ne devons pas avoir de respect humain pour affirmer notre croyance aux yeux mêmes de ceux qui ne la partagent pas Le Christ nous a prévenus qu'il rougirait, aux derniers jours du monde, de ceux qui auraient, pendant leur existence, rougi de lui. Pour nous prémunir contre la lâcheté, la désertion, pour nous contraindre à lui rester fidèles, il exige de nous un culte public. Nous serions les plus misérables des hommes, si nous lui refusions cette marque de respect.

Notre culte sera, avant tout, familial, c'est-à-dire que nous conserverons et rétablirons dans nos foyers la vieille pratique de la prière en commun, qui groupe tous les gens de la maison autour du chef de la famille pour un acte de foi et d'amour. Ceci est déjà un début, mais un début seulement. Notre devoir de chrétiens demande davantage. Il veut que le culte du Seigneur soit instauré, autant que nous le pourrons, dans nos cités, dans nos provinces, dans nos nations, dans le monde entier ; et cela d'une manière officielle.

Ni une ville, ni un Etat n'ont le droit d'être « laïques, » suivant l'expression mal adaptée que l'on emploie actuellement. La ville, comme l'Etat, ont envers Dieu des obligations qui se rapprochent beaucoup des nôtres. Dans beaucoup de pays, ces devoirs sont tant bien que mal remplis, en ce sens que la religion est reconnue comme une institution officielle et que les membres du gouvernement viennent, à certains jours, s'incliner devant une autorité qui les domine. Il n'en est pas de même, malheureusement, dans notre France, jadis si catholique.

Vous me direz : « Nous n'y pouvons rien. » Pardon ! Vous y pouvez quelque chose. Par vos votes, par votre influence personnelle, unis aux votes et aux influences d'autres millions de catholiques, vous pouvez — lentement peut-être, mais à coup sûr — modifier la mentalité générale et contraindre les pouvoirs publics à accentuer un geste d'hommage qui s'esquisse depuis quelques années, mais qui doit s'accentuer beaucoup avant de devenir digne du Seigneur.

Ne craignez donc pas d'affirmer votre foi. Comme vous l'indique l'Epître de ce matin, instruisez-vous, exhortez vous les uns les autres ; habituez-vous à « chanter les louanges de Dieu dans vos cœurs, sous l'inspiration de la grâce. » Quelques uns s'étonneront peut-être, au premier moment. Mais les âmes de bonne foi arriveront vite à vous comprendre ; et, de là à vous suivre, il n'y a plus qu'un pas. Et si vous me permettez de conclure cette instruction par les paroles mêmes de S. Paul : « Quoi que vous fassiez, en formules ou en actions, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, en rendant grâces par lui à Dieu le Père. »

LIII

26e Dimanche après la Pentecôte

LA CONVERSION

Mes frères,

Tous les hommes sont pécheurs, et cela depuis le commencement du monde. Mais Dieu, qui veille continuellement sur nous, a choisi quelques-uns d'entre eux pour les purifier d'abord eux-mêmes, puis pour en faire ses auxiliaires dans l'œuvre du salut de leurs frères. Ces hommes-là, généralement, sont des prêtres. Parmi les mul-

tiples tâches qui leur incombent, une des plus importantes, c'est d'appeler les hommes à la conversion. Et c'est ce devoir que je vais essayer de remplir ce matin.

I

La conversion consiste dans l'acte de se détourner du péché pour s'orienter vers Dieu. Elle comporte donc des différences et des nuances innombrables, puisque son ampleur dépend de la situation morale de chacun.

Lorsqu'on parle de conversion, on est porté à ne considérer que le cas du grand coupable qui reconnaît ses erreurs, demande le pardon de ses fautes et commence à mener une vie chrétienne, en opposition absolue avec son existence antérieure. C'est en effet le cas typique. Mais heureusement tous les fidèles n'ont pas besoin d'une évolution aussi radicale. Il y a des âmes tièdes qui appelleront leur conversion l'acte par lequel elles inaugureront un genre de vie plus parfait. Il y a des gens qui se convertiront en passant d'une existence juste, mais profane, aux carrières sacrées où l'appel du Seigneur les convie.

En dépit de ces divergences profondes, le principe de la conversion reste toujours identique à lui-même. Il comporte un effort personnel vers le bien ou vers le mieux, effort soutenu et fécondé par la grâce du Christ.

Psychologiquement, cette modification dans les habitudes anciennes d'un homme débute par de sérieuses réflexions. On commence par se rendre mieux compte des réalités divines : existence de l'Etre suprême, bienveillance de sa part envers nous, malice du péché et périls redoutables où il nous entraîne, avantages spirituels de la sainteté, et ainsi de suite. On conclut à la nécessité d'une fidélité plus grande ou d'une piété plus intense. On envisage alors ce qui, dans notre manière d'agir, déplaît à Dieu, ou ce que l'on pourrait y améliorer afin de perfectionner son âme. La volonté, alors, entre en jeu. Elle veille soigneusement à faire passer dans la pratique les résolutions que l'esprit a reconnues comme nécessaires ou bonnes. Elle veille encore à ce que les décisions prises ne s'évanouissent pas comme un feu de paille, mais persévèrent, en dépit de la lassitude ou des obstacles. Telle est la part humaine de la conversion.

Mais tout cela serait inefficace si, pour tenir ces résolutions, nous étions livrés à nos seules forces, c'est-à-dire à notre extrême débilité. Comme il s'agit d'un acte purement surnaturel, nous sommes impuissants à l'accomplir par nous-mêmes. Il faut que la grâce nous apporte les illuminations et les secours indispensables.

Voici donc où Dieu intervient. Il a promis qu'il ne refuserait jamais son aide à celui qui ferait son possible. Il tient rigoureusement sa promesse. Ses faveurs viennent achever l'œuvre sainte et transfigurer l'âme qui veut marcher dans les sentiers de la justice. Ainsi l'œuvre parvient à son but.

En fait, les modalités de la conversion sont fort diverses. Tantôt quelqu'un se retourne subitement vers Dieu, sous l'influence d'une émotion profonde, d'un grave événement, d'une clarté soudaine qui l'a ébloui. Plus souvent, la conversion se produit lentement : elle débute par des remords, elle se poursuit par des études religieuses, elle finit par s'achever dans un acte de repentir, de foi et d'amour. Il arrive que la conversion se produit par les simples méditations intérieures de celui qui en bénéficie ; il arrive encore qu'elle est provoquée par l'intervention d'un ami, d'un parent, d'un prêtre. Certaines gens se convertissent dès leur jeunesse ; d'autres, et c'est infiniment dangereux, ne s'y résolvent que lorsqu'ils sentent la vieillesse ou la mort suspendre sur leur tête une grave menace. Mais, sous des apparences si changeantes, le principe est toujours le même : renier le monde pour s'offrir à Dieu.

II

Après avoir considéré ce qui nous pousse vers une salutaire conversion, il faut examiner maintenant les adversaires qui tenteront de nous barrer la route.

En premier lieu, il y aura le démon. Il est de toute évidence que l'amélioration de notre âme déjoue ses plans en le frustrant d'une proie et en contribuant au triomphe de Dieu. On peut donc être assuré qu'il multipliera les tentatives pour faire échouer nos généreux projets. Or, ne le perdons jamais de vue, il dispose de puissants moyens d'action. Son emprise sur l'univers est profonde ; partout, chez les hommes et dans les choses, il rencontre de nombreux auxiliaires. Il essaiera d'insinuer en notre esprit des pensées de doute ou de défaitisme; il guettera patiemment la minute où notre énergie sera prête à faiblir ; il rôdera autour de nous jusqu'à ce qu'une occasion propice lui permette de nous conquérir à nouveau.

A nous de savoir nous défendre. Contre lui, les meilleures armes sont la vigilance, la mortification, l'oraison : « Veillez et priez, afin de ne pas succomber à la tentation. » Ce précepte de l'Evangile, excellent dans toutes les occasions de la vie, s'applique spécialement lorsqu'il s'agit de se libérer de l'enfer pour mériter la sainte liberté des enfants de Dieu.

Un autre adversaire, pour nous, c'est le monde. Sans doute, nous rencontrerons autour de nous quelques chrétiens qui nous soutiendront par de bons conseils ou exemples. Mais le plus souvent nos regards ne rencontreront que des spectacles corrupteurs ; l'attitude relâchée ou franchement perverse de beaucoup nous incitera à glisser, une fois de plus, dans l'ornière commune où se débattent tant de malheureux. Ne cédons pas à ces impressions déplorables. Haut les cœurs ! Ce n'est pas sur les coutumes mondaines que nous avons à prendre modèle, c'est sur la conduite des martyrs, des héros, des saints qui nous ont précédés dans le bonheur. Qu'importe qu'on nous critique parce

qu'on ne nous comprend pas, ou qu'on nous blâme parce qu'on nous envie ? L'opinion de la terre est inexistante. Une seule chose a de la valeur : ce que le bon Dieu pense de nous.

Enfin notre pire ennemi sera nous-mêmes. Depuis toujours, un duel implacable se livre entre les tendances bonnes et mauvaises qui se partagent nos pauvres cœurs. D'une part la raison, la foi, l'espérance cherchent à nous entraîner vers les sommets de la vertu : d'autre part les égoïsmes vaniteux, les ambitions de pouvoir ou d'argent, les passions voluptueuses ou jalouses soulèvent en nous des orages qui peuvent nous entraîner aux pires lâchetés. Il est plus facile d'échapper aux séductions de l'intérieur que de se dominer soi-même au point de ne jamais faiblir.

Et c'est pourtant le but qu'il faut viser ; c'est le terme que nous devons atteindre. Soyons donc perpétuellement en garde. Ne nous permettons aucune transaction, si minime soit-elle, qui sacrifie les principes que nous avons adoptés. La plus légère défaillance prédispose à des chutes plus graves ; les malheureuses habitudes ne demandent qu'à nous envahir à nouveau, comme ces mauvaises herbes tenaces qui reparaissent dans un champ pour peu qu'on cesse de l'entretenir. Une résistance de tous les jours, de tous les instants, s'impose à l'égard de nos instincts, si nous voulons vaincre et persévérer.

III

L'appel du Seigneur se fait entendre à tous. Il n'est ici-bas aucune âme qui ne soit appelée à se purifier, à se convertir, à se sanctifier. Mais il arrive trop souvent que la voix d'en haut se perd, ainsi que dans un désert aride. Pourquoi cela ? Pour bien des motifs. Tantôt elle est repoussée brutalement, avec une hostilité froide ou rageuse. Si monstrueux que cela paraisse, on trouve quelquefois des gens — rares, espérons-le — qui ont la haine consciente de Dieu. Ils ont délibérément choisi le mal pour le mal. A moins de circonstances inouïes, ils sont voués à l'impénitence finale. Essayons, par nos prières, d'obtenir du ciel en leur faveur des grâces de retour : c'est tout ce que nous pouvons pour eux.

Plus souvent, la parole divine tombe dans des oreilles indifférentes ou blasées. Certaines personnes sont tellement absorbées par les soucis de leur métier ou les plaisirs de leur position qu'elles vivent au jour le jour, sans se préoccuper du terrible lendemain qui, inévitablement néanmoins, succédera à leurs agitations terrestres. Ces personnes-là ne refuseraient sans doute pas l'absolution du prêtre au moment de leur dernière maladie ; mais elles courent l'effroyable danger d'être surprises par le trépas et de comparaître devant le Juge éternel, sans avoir eu le temps de se repentir.

Il est une autre catégorie d'hommes qui reconnaissent spontanément la nécessité de se convertir. Mais par timidité ou indolence, ils renvoient sans cesse à plus tard le règlement de cette affaire capitale. Ils ont bien le temps, disent-ils. Qui sait ? Outre que nul n'est sûr de l'heure prochaine, ils ont à craindre que la patience du Seigneur ne finisse par se fatiguer.

Dans la théorie de la grâce, si imparfaitement connue par tant de fidèles, il y a un point extrêmement important : c'est que Dieu n'est pas tenu de nous offrir continuellement ses bienfaits sans que nous fassions jamais rien pour y correspondre.

Au bout d'un temps plus ou moins long, et dont le secret lui appartient exclusivement, sa miséricorde et son indulgence atteignent leur limite. Si l'on ose employer cette expression, il se désintéresse de celui qui a négligé ses avances. Dès ce moment, l'homme est perdu. Car l'affaire de la conversion n'est pas de celles qui se traitent avec nos seules ressources. L'appoint surnaturel y est essentiel ; une fois qu'il est refusé, toutes nos tentatives personnelles ne pourront plus aboutir à rien.

La conséquence de toutes ces vérités, c'est que nous ne devons pas laisser passer l'heure de la grâce. Demain ne nous appartient pas ; même s'il nous est encore accordé pour la vie matérielle, nous ne sommes point assurés qu'il nous apportera les secours sans lesquels nous serions réduits à l'impuissance. Si nous avons eu le malheur de tomber dans des fautes mortelles, qui nous vouent aux châtiments de l'enfer, ne perdons pas une minute pour nous réconcilier avec Dieu. Si même — ce que je souhaite — nous n'avons à nous reprocher que des négligences moins lourdes, qu'une certaine tiédeur dans le service divin, hâtons-nous de réfléchir sur l'insuffisance de notre vertu.

Résolvons-nous aux sacrifices indispensables ; tournons-nous, totalement et joyeusement, dans la direction où le Seigneur veut nous voir avancer. Le labeur, les peines que cela nous procurera sans doute, seront loin d'être stériles, car nous en serons récompensés sans fin dans les cieux.

LIV

27e Dimanche après la Pentecôte

UNE PRIÈRE

Mes frères,

Le cycle liturgique touche à sa fin : il va se terminer avec la présente semaine. Dès dimanche prochain, qui inaugurera un nouvel Avent, vous entendrez lire à nouveau le texte des Epîtres que, depuis un an, nous avons commentées. Au cours de cette longue suite d'instructions vous avez pu constater et admirer avec quelle sagesse l'Eglise a réparti, durant les mois de l'année chrétienne, les passages épistolaires, de façon à éviter toute monotonie qui les aurait peut être rendus ennuyeux aux cœurs légers, de façon surtout à nous y faire trouver le plus grand profit pour nos âmes. Tantôt des enseignements doctrinaux et le rappel des dogmes immuables, tantôt des exhortations d'or-

dre moral et l'explication des vertus qui nous sont les plus essentielles, tantôt des théories générales, tantôt l'exposé de points de détail ou même d'actualité, et tout cela si varié, si heureusement mélangé que les intelligences les plus moyennes, comme les bonnes volontés les plus tièdes, ne peuvent se défendre d'y être intéressées et cueillent ainsi les fruits suaves du salut.

I

Pour couronner cette série de lectures sacrées, il était opportun et sage de formuler une prière. Et c'est ce que la liturgie n'a point manqué de faire. La prière, en effet, est un aboutissement sublime qui nous élève jusqu'à Dieu. Il est excellent, il est indispensable de bien connaître toutes les vérités, de même que toutes les lois, car sans cette étude fondamentale nous serions impuissants à connaître le Seigneur et à le servir comme il le veut.

Mais à quoi servirait la science pure des choses divines si nous ne la faisions pas pénétrer dans la conduite pratique de notre vie? Non seulement elle serait stérile et vaine, mais même elle nous amènerait à notre perte, puisque Dieu serait en droit de nous reprocher de n'avoir pas profité des vérités qu'il ne nous a pourtant révélées que pour notre salut.

Pour arriver à réaliser les leçons et les préceptes de Dieu, nos forces humaines sont insuffisantes ; nous avons besoin d'être soutenus par la grâce. Le bon Dieu, qui sait parfaitement tout cela, a voulu suppléer à nos incapacités ; et pour nous mettre à même d'acquérir cette grâce trop haute et cependant indispensable, il nous a donné la prière, qui nous relie avec les domaines spirituels.

La prière élève notre âme vers le Père, qui daigne écouter notre voix. Elle est comme une conversation sainte, à la fois très respectueuse et très confiante, dans laquelle nous rendons d'abord à notre Créateur les honneurs d'adoration qui lui sont dus, mais où ensuite nous ne craignons pas de lui exposer nos besoins et de solliciter ses faveurs. Cette simple définition suffit à souligner que la prière est extrêmement importante, puisque c'est elle qui nous permet de communiquer avec la Puissance suprême d'où dépend tout notre destin. Elle indique encore que l'oraison n'est jamais déplacée, même dans les plus humbles circonstances, car notre Père céleste peut nous accorder son appui même dans nos affaires temporelles, dans nos chagrins comme dans nos succès ; et, s'il attache un prix essentiel à la sanctification qui est le but proposé à notre âme, il ne dédaigne pas, néanmoins, de veiller sur les humbles difficultés où la vie actuelle nous engage souvent.

Il est donc excellent de prier, et de prier sans cesse. Nos demandes sont toujours efficaces, car Dieu ne sait rien refuser à ceux qui l'aiment. S'il arrive cependant que ce que nous avions postulé n'est pas obtenu, nous saurons que Dieu, tout en accueillant notre prière, a substitué à son objet une autre grâce préférable, soit que notre désir fût des conséquences néfastes à nos intérêts surnaturels, soit pour tel autre motif connu de lui seul. Mais, à cette réserve près, le principe est indiscutable : il suffit de demander pour recevoir, de prier pour être exaucé.

II

Une question, maintenant, se pose. Que devons-nous demander dans notre prière? Ainsi que nous venons de le dire, il est très utile d'implorer l'aide d'En-haut dans toutes les circonstances, même matérielles, de la vie. Mais il ne semble pas nécessaire de trop insister sur ce point, car beaucoup de chrétiens, préoccupés de leurs affaires en ce domaine, ne manquent pas de recourir au Tout-Puissant lorsqu'ils se trouvent dans l'embarras ou que leur santé périclite.

Cette excellente habitude ne doit point cependant nous faire négliger un autre point de vue plus important encore : celui de notre âme. Et serait-il téméraire d'affirmer que quelquefois on le laisse un peu de côté? C'est pourtant à cause de cela surtout qu'a été instituée la prière. Voyez plutôt ce qu'écrit S. Paul aux Colossiens. Il leur déclare qu'il intercède pour eux, mais croyez-vous qu'il se borne à demander le développement de leur cité ou la prospérité de leur commerce? Dans le passage que vous venez d'entendre, il n'y fait même pas allusion. Sa pensée se porte principalement sur les choses supérieures.

Il désire, avant tout, que ses enfants aient la pleine connaissance de la divine volonté. Cela revient à dire qu'il leur souhaite d'abord ce don spirituel qui nous prédispose à étudier les mystères et à goûter les choses saintes. Il veut ensuite les voir « marcher d'une manière digne du Seigneur et porter des fruits en toutes sortes de bonnes œuvres. » Là, en effet, réside la pierre de touche d'une piété véritable. Il ne suffit pas de passer des heures à réciter des formules ou à méditer sur le dogme. Il est essentiel de traduire toutes les conclusions où l'on est arrivé et toutes les aspirations que l'on multiplie en des actes positifs, accomplis dans une intention droite.

C'est à ses fruits que l'on juge un arbre et nous sommes, par ailleurs, avertis que le royaume du ciel appartiendra non pas à ceux qui se bornent à crier : « Seigneur ! Seigneur ! » mais à ceux qui sauront se maîtriser, se dévouer, se sacrifier pour rester fidèles à leur Maître et promouvoir autour d'eux son règne. Cela suppose une énergie et une patience qui nous surpassent ; aussi faut-il que nous soyons « fortifiés par la puissance glorieuse » et sans limite qui suppléera abondamment à notre faiblesse.

Il faut encore rendre grâces à Celui qui nous appelle à partager le royaume des saints, car il nous accorde ainsi un honneur inespéré, en même temps qu'il assure notre plus parfait bonheur. Et l'exhortation que je viens de résumer se termine par un bref, mais émouvant rappel des faveurs sans nombre que le Père et son Fils bien-aimé nous ont prodiguées, en nous remettant nos péchés.

On serait tenté d'objecter peut-être que ces avertissements paternels n'étaient adressés qu'à une Eglise particulière, au groupe spécial des fidèles de Colosses. Mais rien n'est plus facile que de se rendre compte de l'importance générale et de la gravité qu'ils comportent. Sans doute, les disciples de telle région ont eu, historiquement, le privilège de recevoir les premiers ces conseils salutaires. Mais, en s'adressant à eux, l'Apôtre entendait parler à la catholicité tout entière, qui subsiste à travers tous les siècles et se développe dans tous les climats.

L'Eglise infaillible l'a bien compris de la sorte, puisqu'elle nous répète, et répétera à nos plus lointains petits-neveux, la même doctrine et les mêmes encouragements. D'ailleurs, la situation n'est-elle pas identique ? Nous sommes voués à des misères analogues, sujets à de pareilles tentations, destinés au même bonheur. Pour atteindre cet idéal, les moyens sont, en principe, identiques. Ayons donc le plus grand souci de notre sanctification individuelle. Dans cet ordre d'idées, nous pouvons obtenir immensément, pourvu que nous ayons la bonne volonté de demander la grâce de Dieu et le courage d'en profiter.

III

Il est déjà fort bien de prier pour soi-même. C'est même une obligation primordiale, puisque nous avons, avant tout, la responsabilité de notre âme, dont le dépôt nous est confié et que nous devons diriger suivant les ordres suprêmes. Mais ne pensez-vous pas qu'il y aurait un égoïsme peu chrétien à se cantonner exclusivement dans le soin de ses intérêts propres, ceux-ci fussent-ils spirituels ?

Si nous devons nous préoccuper avant tout de notre avenir, est-ce une raison pour demeurer insensible à la destinée des autres ? Et si nous sommes en mesure d'influer sur l'heureuse orientation de leur sort, n'y aurait-il pas quelque chose d'odieux à ne pas accomplir un effort, d'ailleurs bien léger, en leur faveur ? Ceci revient à dire que nous ne devons pas prier pour nous seuls, mais aussi pour les autres.

Dieu nous a ordonné de nous aimer mutuellement. Certes, cette loi générale comporte une gradation précise : il est tout naturel de nous intéresser davantage à nos parents, à nos bienfaiteurs, à nos amis qu'aux êtres que nous ne connaissons point. Mais une gradation n'est pas une exception. Aussi ne devons-nous exclure personne lorsque nous demandons la conversion de tous les cœurs à Dieu. La liturgie catholique nous offre un sublime exemple lorsque, dans l'office du Vendredi Saint, elle supplie la clémence du Très-Haut, non seulement pour les membres de sa hiérarchie à tous les degrés, mais encore pour les hérétiques ou les schismatiques qui repoussent ses maternelles avances, et pour les Juifs eux-mêmes qui mirent en croix son divin Pasteur.

Que notre intercession fervente obtienne donc pour l'univers entier les grâces de clarté et d'énergie. Il y a, du reste, dans le monde, des quantités de fidèles qui prient pour nous sans nous connaître, uniquement parce que nous sommes leurs frères, enfants comme eux du Père céleste, rachetés par le sang du Christ, promis à la même éternité. La justice et la reconnaissance nous contraignent à faire pour eux ce qu'ils font pour nous, et cette obligation est d'autant plus douce que nous serons les premiers à bénéficier des services ainsi rendus aux autres.

Allons plus loin et rappelons-nous la doctrine bien connue qui nous impose de ne pas nous contenter de la prière individuelle. Non pas que celle-ci soit méprisable : tout au contraire, elle est souvent la plus pratique et rien ne doit nous la faire négliger. Mais Dieu qui l'écoute avec plaisir, lui préfère pourtant, toutes les fois que la chose est possible, la prière collective qui nous rassemble, ainsi que les enfants d'une même famille, dans une commune aspiration et manifeste publiquement l'exercice de notre charité. Notre-Seigneur a daigné nous prévenir que, chaque fois que nous serions seulement réunis deux ou trois en son nom, il prêterait une oreille plus favorable à nos hommages et à nos demandes.

La meilleure manière d'exécuter ce désir de Jésus, c'est de participer assidument aux offices publics, à la sainte messe surtout, qui possède une valeur suréminente. De la sorte, notre intention s'unira plus efficacement aux intentions de nos frères et aux mérites de Notre-Seigneur. La prière, la prière publique surtout, est une puissance suprême, à laquelle Dieu ne résiste pas.

FIN

EXPLICATION DU CATÉCHISME

5e LEÇON

LES PRINCIPALES CRÉATURES DE DIEU

Q. 41. — *Quelles sont les plus parfaites créatures de Dieu ?*

R. — *Les plus parfaites créatures de Dieu sont les anges et les hommes.*

Dieu a créé, c'est-à-dire fait de rien, tout ce qui existe. Les créatures sont plus ou moins parfaites selon qu'elles ressemblent plus ou moins à Dieu, leur créateur : la plante est plus parfaite que la pierre, parce qu'elle possède la vie que n'a pas la pierre ; l'animal est plus parfait que la plante, parce qu'il possède la sensibilité et le mouvement ; l'homme est plus parfait que l'animal, parce qu'il possède la raison ; l'ange est plus parfait que l'homme, parce qu'il n'est pas soumis aux lois de la matière. Les créatures les plus parfaites sont donc les anges et les hommes.

—

§ 1er. — Les anges

Q. 42. — *Qu'est ce que les anges?*

R. — *Les anges sont des esprits qui ne sont pas, comme nos âmes, unis à des corps et que Dieu a créés pour sa gloire et son service.*

Les anges sont de purs esprits. Nous avons déjà parlé d'un pur esprit, Dieu, qui lui non plus n'a pas de corps. Les anges sont donc les créatures qui ressemblent le plus à Dieu.

Comment connaissons-nous l'existence des anges? De deux façons : 1o par les renseignements donnés sur eux dans nos Saints Livres; 2o par leurs apparitions. C'est souvent, en effet, qu'un ange a été envoyé sur terre par Dieu pour y accomplir une mission. Le nom d' « ange » signifie justement « envoyé » ou « messager. » Chaque fois qu'un ange est venu ainsi sur terre, il a revêtu un corps d'emprunt, car autrement il n'aurait pu ni être vu ni être entendu par les hommes. C'est ainsi qu'un ange apparut à Abraham, au moment où il allait sacrifier son fils Isaac, pour arrêter son bras. L'archange Raphaël se présenta au fils de Tobie sous les traits d'un jeune homme pour l'accompagner au cours d'un long voyage; sur ses indications, Tobie, aveugle, fut guéri en utilisant le fiel d'un poisson. L'archange Gabriel annonça à Marie qu'elle serait la mère du Sauveur. Des anges annoncèrent aux bergers de Bethléem la naissance du Messie. Un ange descendit du ciel pour consoler Jésus au jardin de Gethsémani. C'est encore un ange, je vous le rappelais tout récemment, qui annonça aux Saintes Femmes la résurrection du Sauveur.

On représente les anges avec des ailes pour faire comprendre leur agilité et leur empressement à servir Dieu, avec des têtes d'enfants pour indiquer leur innocence, sans corps pour faire savoir qu'en effet ils n'en ont pas.

Q. 43. — *Dans quel état Dieu a-t-il créé les anges?*

R. — *Dieu a créé les anges dans un état de sainteté.*

La sainteté, c'est la grâce habituelle ou l'amitié de Dieu. L'amitié de Dieu communique à l'âme la vie divine et lui donne une ressemblance avec Dieu. Certains auteurs expliquent cette beauté provenant de la ressemblance avec Dieu par des comparaisons. S. Anselme dit que si un ange paraissait dans le firmament, entouré d'autant de soleils qu'il y a d'étoiles, ces soleils perdraient leur éclat devant les splendeurs indescriptibles de l'ange, comme les étoiles s'effacent devant le soleil levant. Les anges ont aussi une intelligence, une volonté, une puissance qui surpassent ce qu'on peut trouver de plus parfait chez l'homme.

Tous les anges ne sont pas égaux. En se basant sur l'Ecriture, on peut classer les anges en trois hiérarchies, dont chacune se subdivise en trois chœurs : 1re hiérarchie : les Séraphins, les Chérubins, les Trônes; — 2e hiérarchie : les Dominations, les Principautés, les Puissances; — 3e hiérarchie : les Vertus, les Archanges, les Anges.

Quel est le nombre des anges? Nous l'ignorons, mais nous savons qu'ils sont très nombreux. « Le char de Dieu, dit David, est accompagné de plusieurs millions d'anges » (Ps. LXVII, 18). L'Evangile parle de légions d'anges et l'Apocalypse dit que S. Jean vit autour du trône de l'Agneau des milliers de milliers d'anges. Toutes ces expressions désignent une multitude qui surpasse l'estimation que nous en pourrions faire.

Q. 44. — *Tous les anges sont-ils restés fidèles à Dieu?*

R. — *Non, tous les anges ne sont pas restés fidèles à Dieu : les uns ont persévéré dans le bien, ce sont les bons anges; les autres se sont perdus par leur orgueil, ce sont les démons.*

Un des plus beaux parmi les anges, Lucifer, dont le nom signifie « celui qui porte la lumière, » ébloui par sa propre beauté, se complut en lui-même et prétendit s'égaler à Dieu. Oubliant que tout ce qu'il avait et que tout ce qu'il était, il le tenait de Dieu, il se dit : « Je monterai plus haut, j'établirai mon trône au-dessus des astres et je serai semblable au Très-Haut ». (Isaïe, XIV, 14). Il entraîna des millions d'anges dans sa révolte, tandis que l'archange Michel, prenant la défense des intérêts de Dieu, s'écriait : « Qui donc est semblable à Dieu? » Une multitude d'anges fidèles se joignit à lui. Il y eut alors un grand partage parmi eux : les bons anges demeurèrent en présence de Dieu pour continuer à le servir, tandis que les révoltés étaient condamnés au supplice éternel. Les anges pécheurs n'ont pas eu le temps de faire pénitence; pour eux il n'y a pas eu de Rédemption. Que Dieu est bon de nous avoir rachetés en envoyant son propre Fils sur terre et de nous accorder sans cesse des délais pour nous permettre de nous repentir! Sachons profiter de ces grâces au lieu d'en abuser par notre lâcheté et nos lenteurs.

Q. 45. — *Les bons anges s'occupent-ils des hommes?*

R. — *Oui, les bons anges s'occupent des hommes pour les protéger, et Dieu en donne un pour gardien à chacun de nous.*

Connaissez-vous, mes enfants, l'histoire du jeune Tobie? Je vais vous la rappeler.

Le père de Tobie était originaire de la tribu et de la ville de Nephtali, dans la haute Galilée. Pendant que ses compatriotes se livraient à l'idolâtrie et allaient adorer le veau d'or que Jéroboam avait fait élever, lui resta fidèle au vrai Dieu. Il était marié et avait déjà un fils, lorsque l'armée de Salmanazar, roi d'Assyrie, vint dévaster le royaume de Samarie. Tobie fut emmené en captivité, en même temps que ses compatriotes, à Ninive, avec sa femme et son fils. Ce malheur fut pour lui l'occasion de pratiquer de nouveaux actes de vertu. Il se plaisait à rendre service à tous et à aider, avec

les biens qu'il avait pu emporter, de plus malheureux que lui. Étant allé à Ragès, ville des Mèdes, où une partie des captifs avait été transportée, il y rencontra un de ses parents, nommé Gabélus, qui était dans une profonde misère Tobie lui prêta dix talents d'argent.

Dans sa vieillesse, Tobie devint aveugle. Incapable de travailler, appauvri par ses générosités, il vivait du petit gain que son épouse retirait de son labeur. Se sentant inutile à ses frères, à charge à sa famille, il pria le Seigneur de le rappeler à lui. Mais, avant de mourir, il appela son fils et lui fit ses dernières recommandations. Après l'avoir invité à entourer sa mère d'attentions et de respect, à éviter le péché, à pratiquer toutes les vertus, surtout la charité, il ajouta : « Mon enfant, quand tu étais jeune, j'ai prêté à un de nos parents, Gabélus, dix talents d'argent. Va à Ragès où il demeure et demande lui de te rendre cette somme qui vous sera utile à ta mère et à toi. Cherche parmi nos concitoyens un guide fidèle qui t'accompagne au cours de ce voyage. »

A peine sorti, le jeune Tobie rencontra un adolescent de son âge qui lui parut être tout indiqué pour le conduire à Ragès. Le voyage ayant été décidé, tous deux, après avoir reçu la bénédiction du vieux Tobie, se mirent en route.

A la fin de la première journée de marche, ils arrivèrent sur les bords du Tigre. Tobie, pour se délasser, voulut se laver les pieds dans le fleuve ; mais un énorme poisson s'élança sur lui pour le dévorer. Effrayé, Tobie allait fuir. Mais son compagnon le rassura et lui dit de saisir le poisson par les nageoires et de le tirer sur le rivage. « Ouvrez-le, ajouta-t-il, prenez et conservez le cœur, le fiel et le foie qui vous serviront plus tard. » Ils firent rôtir une partie de l'animal pour leur repas du soir et emportèrent le reste pour les jours suivants.

Après une longue marche, ils arrivèrent dans le pays des Mèdes. « Nous allons loger, dit le jeune homme, chez un nommé Raguel, dont la fille vous est destinée. » Il se trouva, en effet, que Raguel était un ami et même un parent du vieux Tobie. Il donna sa fille en mariage au jeune Tobie et signa un acte par lequel celui-ci devenait possesseur de la moitié de ses biens, en attendant qu'après sa mort et celle de sa femme il reçût la seconde moitié. Pour permettre au jeune Tobie de demeurer quelques jours dans sa nouvelle famille, son compagnon se rendit lui-même à Ragès, chez Gabélus, et revint avec les dix talents. Tous deux quittèrent alors Raguel et sa femme, emmenant Sara, la nouvelle épouse, et de nombreux serviteurs, des troupeaux et une forte somme d'argent.

De retour auprès de ses vieux parents, Tobie remercia le Seigneur, puis, sur les conseils de son guide, il prit le fiel du poisson, en frotta les yeux de son père et celui-ci recouvra la vue. Ils ne savaient comment remercier et récompenser le jeune étranger qui leur avait rendu tant de services. Alors celui-ci dit au vieux Tobie : « Lorsque vous priiez avec larmes et que vous ensevelissiez les morts, j'offrais votre prière au Seigneur, car je suis Raphaël, un des sept anges qui sont toujours devant le Seigneur. La paix soit avec vous. Je retourne vers Celui qui m'a envoyé ; pour vous, bénissez le Seigneur et publiez ses merveilles. » Puis il disparut.

Ce récit vous montre, mes enfants, comment les anges en général, et notre ange gardien en particulier, s'occupent de nous : ils transmettent nos prières à Dieu, ils prient pour nous, ils nous guident dans nos difficultés, ils nous protègent dans les dangers et ils attirent sur nous les bienfaits du Seigneur.

Q. 46. — *Quels sont nos devoirs à l'égard de notre ange gardien ?*

R. — *Nos devoirs à l'égard de notre ange gardien sont le respect de sa présence, la reconnaissance pour son dévouement et la confiance en sa protection.*

1° *Le respect de sa présence.* Lorsque nous sommes en présence d'un supérieur, nous veillons sur notre tenue, sur nos paroles et sur nos actes, pour ne rien faire et ne rien dire qui puisse le blesser. Les anges sont des créatures qui nous sont supérieures, puisque plus parfaites que l'homme. D'autre part, les anges sont pour ainsi dire les ministres de Dieu, puisque c'est d'eux que Dieu se sert souvent comme intermédiaires entre lui et les hommes. Le bon ange ou ange gardien est chargé spécialement de ce rôle auprès de chacun de nous. Nous devons donc éviter tout ce qui pourrait blesser sa pureté et la pureté du Dieu qu'il représente auprès de nous, c'est-à-dire le péché.

2° *La reconnaissance pour son dévouement.* Nous avons dit comment notre ange gardien jouait auprès de nous le rôle de l'ange Raphaël auprès de Tobie : il nous guide, nous protège, transmet nos prières au bon Dieu, prie pour nous et attire sur nous les bienfaits du Seigneur. Nous serions des ingrats si nous ne lui témoignions pas notre reconnaissance. Comment le ferons-nous ? En l'aimant et en lui offrant par la prière le témoignage de notre gratitude.

3° *La confiance en sa protection.* Nous avons confiance dans un homme lorsque nous savons qu'il est puissant, c'est-à-dire qu'il peut nous faire du bien, et qu'il est bon, c'est-à-dire qu'il veut nous faire du bien. Notre ange gardien est à la fois puissant et bon ; nous aurons donc confiance en lui et nous lui témoignerons cette confiance en recourant souvent à lui dans nos besoins. Nous lui confierons notre journée en récitant dès notre réveil la petite prière si populaire que vous connaissez : « Bonjour, mon bon ange. C'est à Dieu et à vous que je me recommande. Vous m'avez bien gardé la nuit ; gardez-moi bien le jour, s'il vous plaît, sans malheur, sans danger, sans, mon Dieu, vous offenser. » Le soir également, avant de nous endormir, nous lui demanderons de veiller sur notre repos.

Les prières du matin et du soir contiennent une invocation à l'ange gardien. Nous la réciterons avec piété. Enfin, dans nos tentations, nous aimerons à lui demander sa protection : « Mon bon ange, aidez-moi, protégez-moi ! »

—

Q. 47. — *Les démons s'occupent-ils aussi de nous ?*

R. — *Oui, les démons aussi s'occupent de nous ; ils cherchent à nous porter au mal par la tentation.*

Les démons sont jaloux du bonheur éternel promis aux justes. Vous avez déjà rencontré des enfants jaloux parce qu'un camarade a de meilleures notes ou de meilleures places qu'eux, ou parce que celui-ci possède un objet qu'ils n'ont pas. Que font-ils, s'ils sont vraiment méchants ? Ils essaient de faire perdre à leur camarade ses bonnes notes et ses bonnes places en lui cachant ou lui dérobant ses livres par exemple, ou bien ils briseront l'objet, le jouet qu'ils convoitent. Les démons, jaloux du bonheur promis aux justes, n'agissent pas autrement. Foncièrement mauvais, ils essaient de faire perdre aux justes le bonheur éternel. Pour cela ils lui tendent des pièges ; c'est ce qu'on nomme les tentations. Tantôt ils agissent par ruse en persuadant que tel péché n'est pas un mal. Tantôt ils excitent si fortement les passions que la résistance devient très difficile. Ils sont, en effet, très rusés et très puissants. C'est pourquoi nous devons nous défier d'eux et les craindre.

—

Q. 48. — *Pouvons-nous résister aux démons ?*

R. — *Oui, nous pouvons résister aux démons, avec le secours de Dieu, et nous ne succombons à la tentation que si nous le voulons bien.*

Au moment où sa Passion allait commencer, Jésus prit avec lui ses trois disciples préférés, Pierre, Jacques et Jean, et les invita à attendre avec lui la venue du traître Judas. Craignant de les voir succomber à la peur, l'abandonner et fuir, il leur dit : « Veillez et priez, pour ne pas succomber à la tentation, car l'esprit est prompt et la chair est faible. » Un peu plus tard, S. Pierre écrivait aux premiers chrétiens : « Soyez sobres et veillez, car votre ennemi, le démon, rôde sans cesse autour de vous, comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer. » Ces deux conseils nous indiquent les moyens de résister à la tentation. Ce sont :

1° La *mortification*. Celui qui accorde à ses sens toutes les satisfactions qu'ils réclament, est prêt à succomber à la tentation. Pour être capable de résister, il faut savoir dire *non*. Celui qui a toujours répondu *oui* aux exigences de son corps sera incapable de prononcer le *non* nécessaire, le jour où ceux-ci lui réclameront un plaisir défendu. Pour vous, mes enfants, la mortification consistera à éviter surtout la gourmandise et la mollesse. Soyez énergiques dans votre travail, prompts à vous lever chaque matin lorsque l'heure est arrivée et prompts à obéir à chaque ordre de vos parents et de vos maîtres.

2° La *vigilance*. Etre vigilant, c'est être sur ses gardes pour ne pas se laisser surprendre par l'ennemi. La sentinelle qui garde une poudrière ne doit pas sommeiller, mais être attentive à tout ce qui se passe autour d'elle. Si un malfaiteur s'approche, elle le verra de loin et pourra l'écarter à temps. Un exemple : lorsque vous vous trouvez au milieu de vos camarades, loin de la surveillance de vos parents ou de vos maîtres, rappelez-vous que, s'il y a de bons camarades, il peut aussi s'en rencontrer de mauvais qui vous donneront de mauvais conseils et vous entraîneront à mal faire. Faites comme la sentinelle : observez les consignes. Lorsqu'un chef de poste place une sentinelle, il lui donne des consignes qu'elle devra scrupuleusement observer, si elle veut éviter toute surprise. Vous aussi, vous recevez des consignes : ce sont les avis et recommandations de vos parents, du prêtre, de vos maîtres. Observez ces consignes et vous serez à l'abri d'un entraînement au mal par surprise.

3° La *prière*. Nous sommes faibles ; nous le savons bien pour avoir déjà succombé et commis le péché. Nous avons besoin que le bon Dieu nous aide. Demandons-lui son secours par la prière. Aimons à répéter souvent la belle demande du *Notre Père* : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. »

—

§ 2. — L'homme

Q. 49. — *Qu'est-ce que l'homme ?*

R. — *L'homme est une créature raisonnable, composée d'une âme et d'un corps.*

La Bible nous raconte la création de l'homme : « Il n'y avait encore sur la terre aucun arbrisseau et aucune herbe des champs n'avait encore germé ; car Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol. Mais une vapeur montait de la terre et arrosait toute la surface du sol. Dieu forma l'homme de la poussière du sol et il souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être animé. » Une partie matérielle, formée par Dieu avec la poussière du sol ; une partie spirituelle, c'est-à-dire non composée de matière, voilà l'homme.

Les animaux ont, eux aussi, un corps formé de matière ; ils sont, comme l'homme, animés par un souffle vital. La mort de l'animal et celle de l'homme se ressemblent : ils rendent le dernier soupir ; désormais le souffle vital n'existe plus en eux. Il y a cependant une différence énorme entre l'homme et l'animal, c'est que l'homme possède la raison, tandis que l'animal en est dépourvu.

La raison ou intelligence permet à l'homme de comprendre et de connaître, d'apprendre et de retenir. L'animal en est absolument incapable. On peut le dresser et lui faire reproduire certains actes, mais cette reproduction est purement machinale et instinctive. Il faudra de patients efforts et un long temps pour lui faire reproduire un geste ; l'homme y arrive facilement et rapide-